

leurs rêves sous-marins. En se donnant pleinement les moyens de la connaissance, ses travaux ont permis de positionner des sites archéologiques d'importance que les chercheurs pourront investiguer dans les années à venir.

En définitive, ce témoignage permettra aussi d'illustrer concrètement des problèmes sous-jacents à l'archéologie sous-marine, qui ont fait l'objet de plusieurs sessions à l'occasion du colloque « Archéologie sous-marine et patrimoine » organisé à Lorient en juin 2009, à propos de la part du bénévolat dans l'organisation des fouilles, des cadres juridiques d'exercice de la discipline, des problèmes de financement des opérations de recherche, et plus encore sur des problèmes de formation.

Christophe CÉRINO

Maud HAMOURY, *La peinture religieuse en Bretagne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Art et Société, 2010, 614 p. (avec cédérom).

Si la lecture de l'ouvrage considérable de Philippe de Chennevières, *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France* (Paris, Dumoulin, 1847-1854), demeure, plus d'un siècle et demi après sa publication, toujours stimulante et riche d'enseignements, force est de constater que la Bretagne n'y est représentée, très marginalement, que par le Nantais Charles Errard et qu'elle apparaît de fait comme une *terra incognita*, sinon *deserta*. Les historiens plus récents qui ont tenté une synthèse de la création artistique dans la province, de Henri Waquet à André Mussat, n'ont consacré que de brèves lignes au sujet, le premier allant jusqu'à professer que « la peinture ne tient dans l'art breton qu'un rôle secondaire ». Certes, au cours des dernières décennies, quelques expositions, monographiques (*François Valentin*, Musée des beaux-arts de Quimper, 1989) ou généralistes (*Trésors secrets des Côtes-d'Armor*, château de La Roche-Jagu, 1991) avaient ouvert des pistes aux chercheurs en levant le voile sur des productions de qualité. Il reste que la thèse de Maud Hamoury, soutenue en 2006 à l'université de Rennes sous la direction de notre consœur Marianne Grivel, qui préface excellemment le volume, peut revendiquer en toute légitimité la qualité de travail pionnier.

Saluons d'emblée le choix d'avoir pris pour cadre géographique de l'étude la Bretagne historique, correspondant aux neuf diocèses anciens, aux cinq départements actuels, qui a conduit l'auteur à visiter un millier d'édifices. Cette impressionnante enquête de terrain est éclairée par une connaissance parfaitement maîtrisée des sources documentaires : registres de fabrique, rôles de capitation, inventaires après décès, brevets d'apprentissage, inventaires révolutionnaires, etc. De ce point de vue, l'ouvrage peut se lire comme un guide méthodologique très sûr, que l'on recommandera à tous les apprentis historiens. La lecture, agréable, n'est guère perturbée par de rares coquilles (côte, pour cote, p. 52 et *passim*).

La première partie traite de la commande, dont elle détaille successivement avec brio les acteurs et les étapes. Évêques et chapitres cathédraux, ordres monastiques de fondation ancienne et congrégations nouvelles, dont la prolifération au XVII^e siècle bouleverse les cadres ecclésiastiques non moins que le paysage urbain, possédaient à l'évidence la fortune, la culture et l'entregent leur permettant de s'adresser aux plus grands peintres régnicoles : que les Jésuites de Rennes demandent trois tableaux à Jean Jouvenet, que les chanoines de Quimper sollicitent Nicolas Loir est dans l'ordre des choses. On est davantage surpris de découvrir les liens unissant les Carmélites de Guingamp à Claude Vignon, qui fait don de deux toiles au couvent en 1635. La commande par les Minimes de Saint-Pol-de-Léon d'une grande *Descente de croix* (aujourd'hui au Musée de Quimper) à Pieter Van Mol, autour de 1630, prouve que cette acculturation fut précoce et toucha la Bretagne tout entière. Les commanditaires laïcs ne sont pas en reste. Dans le sillage du grand chantier rennais, on voit l'aristocratie de robe se tourner pour l'ornementation de ses oratoires privés vers les artistes du Parlement ou leur entourage : ainsi, Charles Poerson enrichit-il la chapelle du château du Verger au Coq, propriété des Marbeuf, à Saint-Germain-sur-Ille, d'une remarquable *Pietà*, dans les années centrales du XVII^e siècle.

Néanmoins, en termes quantitatifs, la plus grosse demande d'images émane des paroisses et des confréries, et celles-ci, pour des raisons financières autant que culturelles, privilégient les peintres locaux, qui font l'objet d'une deuxième partie dense et suggestive. L'auteur en a dénombré pas moins d'un millier, dont quatre cent cinquante et un peintres de tableaux, et elle s'attache à en analyser les origines sociales, le niveau culturel, les conditions de vie matérielle, puis le statut et la formation. Il s'avère que la plupart, dotés souvent d'un savoir et d'un métier empiriques, avaient une pratique polyvalente, aux frontières de l'artisanat, ajoutant à la réalisation de tableaux d'autels celle de peintures décoratives et héraldiques, et des travaux d'expertise ou de restauration. À côté des métropoles – Rennes et Nantes –, qui possédaient des artistes d'un réel talent, on découvre l'existence d'une multitude de foyers secondaires, où exerçaient des dynasties de praticiens : Vitré, Lamballe, Tréguier, Landerneau, Pontivy, Lorient, voire Paimpol ou Saint-Quay-Portrieux.

Le lecteur est ensuite invité à pénétrer « au cœur de l'atelier », où il peut suivre le processus de création dans tous ses aspects. Le rôle capital de l'estampe, pour des peintres dépourvus de formation académique et généralement inaptes à inventer de grandes compositions à multiples personnages, est justement mis en valeur, qu'ils se contentent d'en copier une ou tentent d'agencer les éléments de plusieurs au sein d'une œuvre « originale ». L'ouvrage se conclut sur un jugement mesuré de cette abondante production, au plan quantitatif et qualitatif. Si la Bretagne ne saurait se targuer d'avoir possédé des foyers créatifs aussi féconds et vigoureux que Nancy, Lyon ou Toulouse, elle se révèle une fois de plus beaucoup plus ouverte aux influences extérieures qu'une certaine historiographie de la Troisième République ne l'a longtemps inculqué.

Après quelques pièces justificatives pertinentes, la bibliographie et les index, on trouvera *in fine* un précieux dictionnaire des peintres ayant œuvré en Bretagne, qui fourmille d'informations inédites. Maud Hamoury restitue leur état-civil à des artistes qui n'étaient jusque là guère plus qu'une signature déchiffrée au bas d'une toile, comme le prolifique Philippe Matozrec, sieur de Créhélan (Saint-Quay-Portrieux, 1726-avant 1801), connu jusque là sous son seul prénom, ou encore ce Guy Rome, peintre de Quimperlé, actif entre 1639 et 1653, que le digne historien de l'abbaye Sainte-Croix, Dom Placide Le Duc, qualifiait généreusement de « fort connu dans les pays étrangers ».

Ceux que pourrait frustrer l'iconographie en noir et blanc, au demeurant riche et bien choisie, incluse dans le corps de l'ouvrage, trouveront dans le précieux cédérom qui l'accompagne une documentation en couleurs de qualité, sous la forme d'un catalogue de 338 pages, répertoriant 902 œuvres (la thèse n'en recensait que 854), classées dans l'ordre alphabétique des communes. Celui-ci, sans prétendre à une impossible exhaustivité, inclut également les lambris peints et quelques peintures murales, et prend en compte les restaurations les plus récentes (2009). Il est heureusement complété par l'index des noms d'artistes et celui, non moins utile, des thèmes iconographiques. De plus, l'auteur, chaque fois qu'elle l'a pu, a placé en regard du tableau la gravure dont celui-ci est inspiré, et ce parti judicieux rendra également bien des services à la communauté scientifique.

Philippe BONNET

Emmanuel TRONCO, *Les carlistes espagnols dans l'Ouest de la France, 1833-1883*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2010, 348 p.

L'Espagne contemporaine n'est pas un champ majeur des préoccupations tant des historiens français que des amateurs d'histoire, à deux exceptions près, la première à cause de ses liens très intimes avec le devenir de la France, la guerre d'Espagne de Napoléon (1808-1814), faite tout à fait évitable qui contribua fortement à l'échec impérial ; la seconde, cent trente ans plus tard, du fait de son retentissement symbolique dans l'Europe à la veille du cataclysme et, ici encore, des liens avec la France et sa société, la guerre civile d'Espagne (1936-1939). Mais, entre les deux, c'est le désert ou presque : l'intérêt des Français, et même des historiens, pour l'Espagne des années 1814-1931 est d'une insigne faiblesse. Tout au plus mentionnait-on autrefois (ne parlons pas d'aujourd'hui) dans les programmes de l'enseignement secondaire, la seconde intervention française, celle des « Cent mille fils de Saint-Louis » (1823) et un peu plus tard, l'affaire de la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne (1870), qui déclencha la guerre franco-prussienne avec ses conséquences dramatiques sur la vie de l'Europe.